L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI MATIN, 12 OCTOBRE.

FEUILLETON.

LE MARI DE DELPHINE

PAR

AMÉDÉE ACHARD.

VIII

(Suite.)

Justin poussa un cri d'enthousiasme et battit des mains.—Si dans son rêve M. de Fernay finit par deviner que le rapin se moque de lui, ça toufnera mal, mufnaire Dominique.

Toutefois la soirée se passe sans encombre; la gaîté des convives ne fut troublée par aucun nuage. Quand il se furent retirés, l'amphitryon, qui paraissait triomphant, s'approcha de sa femme.— Vous vous êtes fait bien avec M. d'Ambleuse! lui dit-il.

—Il me témoigne un intérêt que je crois sincère, répondit Delphine, dont le cœur se mit à battre.

—A votre tête aussi, ce semble!

—A Lucette aussi, et je lui en suis reconnaissante.

—Tant mieux!.... Cette affection qu'il vous fait voir me permet d'espérer, s'il vient à vous parler d'une affaire dont je dois l'entretenir, que vous pourrez nous aider un peu.

—Quelle affaire?

—Oh! rien de plus simple. Mon ami Justin, qui a eu la première idée, peut vous dire qu'il s'agit de quelques méchants bouts de pré que je veux lui acheter. Seulement je désirerais que nos signatures fussent échangées avant huit jours.

—Avant huit jours! Pourquoi cette précipitation.

—Je vous n'avez vous il faut mettre les points sur les i. Sachez donc que, lors de mon dernier voyage à Paris, la beauté m'a mis au courant d'un projet de chemin de fer dont le tracé est à l'étude. Encore quelques formalités et le décret sera rendu public. Or ce chemin de fer passe justement sur les prés dont je vous parle, et sa valeur en sera décuplée. Il s'agit de décider M. d'Ambleuse à me céder ces terrains avant que cette affaire soit ébruitée.

Delphine regarda son mari.—Voyons! je n'ai pas bien compris. Si les terrains, dites-vous, décuplent de valeur, pourquoi ne pas les laisser profiter M. d'Ambleuse?—M. de Busserolles était embarrassé. Ce fut Justin qui se chargea de répondre.

—Mais, de celui-ci, du moment qu'on lui achète ses prés à leur valeur, il ne vaut plus à plaindre!

—C'est juste, continua M. de Busserolles, nous lui offrons de lui prendre ses terres au prix d'estimation. Doit-il bénéficier d'une éventualité qu'il n'a pas su prévoir, d'un événement sur lequel il n'a pas dû compter?

—Monsieur, dit alors Delphine, je n'entends rien à ces affaires, vous le savez. Vous ne m'avez jamais communiqué vos projets. Soufrez donc que je reste étrangère à celui-ci.

M. de Busserolles fronça le sourcil, et d'une voix brève :—Une femme dévouée, dit-il, prend à cœur les affaires de son mari, et ne bouche des autres. Votre froideur me déroute à réfléchir. Savez-vous quelque chose à remarquer que M. d'Ambleuse vient beaucoup ici?

Delphine rougit à la lendemain la visite de Raymond; elle en fut troublée, et quelque chose s'imprimait sur son visage.—Qu'avez-vous? lui demanda Raymond.

—Rien, répliqua-t-elle en baissant les yeux.

Sa pensée inquiète glissa sur M. de Busserolles, qu'elle ne pouvait plus estimer... après ne l'avoir jamais aimé, puis se fixa sur M. d'Ambleuse. Avec la rapidité d'un éclair, elle comparaît ce dernier à celui qui lui sort plus clément aurait pu lui faire. Elle ne s'était jamais interrogée et ne savait trouver des sentiments qui passaient d'autres femmes. La seule pâtre de son cœur avait été sa mère; celle-ci faisait le Rhône et le pourment de ses rêves, et seulement fermer l'horizon. Elle voulut tout s'expliquer en ouvrir autre chose. Un flot de sang monta à ses joues. Elle sentait que M. d'Ambleuse la regardait, et son trouble s'est augmenta. —Vous n'avez rien? reprit Raymond. Je ne sais donc pas lire sur votre figure; j'ai croyais voir l'expression de la tristesse.

—J'ai une fraiste, dit-elle sans lever les yeux, et en feignant de chercher des lèvres dans une corbeille.

Lucette, que la fatigue surprenait vite dans ses jeux, vint en ce moment s'asseoir, se coucher sur les genoux de sa mère. Quand on aime une femme, un seul mot dit de l'aimer vous fait aimer son enfant; on ne voit plus en lui la preuve vivante que cette femme appartient à un autre, on ne considère qu'une chose: c'est que cet enfant est quelque chose d'elle, et a cause de cela il vous devient cher. Ce sentiment presque indéfinissable Raymond l'éprouvait. A la vue de Lucette et de son front pâle, il crut tenir la cause des préoccupations de Delphine. Il s'efforçait de la rapprocher de lui, et seulement il se penchait sur elle.

—Non, il ne s'agit pas de Lucette répondit Delphine en passant la main sur les cheveux de l'enfant, qui déjà sommeillait à demi.

Le regard de Raymond l'interrogea. Elle feignit, puis en balbutiant :—Peut-être un jour arrivera-t-il où nous ne pourrons plus nous voir.

—Et pourquoi?

—Votre présence n'est un appui et une consolation. Ce sont des bonheurs auxquels je ne suis pas habituée.

Elle craignait d'en avoir trop dit, et se reprenant :—Vous ne connaissez pas M. de Busserolles, des riens l'offensent... Il est sujet à des irritations et à des impatiences qui ne s'apaisent jamais qu'à de certaines et des circonstances pendant lesquelles on vous remarquerez qu'il vous est quelquefois moins aimable.

—Quelques paroles de lui vous ont-elles fait présentir ce changement?

Non répliqua Delphine les yeux fixés sur le tapisserie; mais je ne voudrais pas y penser.

Il régnait un silence. Elle sentait son cœur battre à coups pressés. Et si prolongeant, elle allait augmenter l'embarras qui la gênait, et faire les tristesses n'étaient pas sans une mystérieuse douceur. Elle fit un effort pour s'en dégager, étonnée de ce qui pensée nouvelle la détournait de celle qui jusqu'à ce jour l'avait uniquement occupée.—Enfin, reprit-elle, si nous ne pouvons conseiller de ne plus revoir, que feriez-vous?

—Je pourrais, répondit M. d'Ambleuse tristement.

Les plus simples paroles sont quelquefois celles qui produisent le plus d'effet. Les yeux de Mme de Busserolles se levèrent étonnés. Comme elle inclinait la tête pour que Raymond ne s'en aperçût pas, elle vit que la bouche de ses lèvres tremblait dans son vague sourire, et toucher en vagitant un léger voile étendu sur son sein. M. d'Ambleuse le ramassa pour l'en envelopper; mais l'étoffe en fut de ses bras autour de son cou, et ses yeux à demi ouverts, d'Ambleuse les sourirait à sa mère, elle dit:—Tu l'aimes bien, n'est ce pas?

Delphine rougit pourpre, se leva et quitta le jardin, tenant Lucette dans ses bras, et cachant son visage contre le visage de l'enfant.

Ce pendant les nouvelles que M. de Busserolles reçut de Paris l'engageaient à ne pas conclure le marché dont il s'était ouvert à M. d'Ambleuse. Il fut convenu de parler à M. d'Ambleuse. L'affaire du chemin de fer était ajournée. Il ne fallait pas compromettre plus, mais au contraire rester en bons termes avec le propriétaire de Rocher. Raymond revint chez Delphine, et peu de jours après une lettre de ce dernier, arrangée par Mme Bacourt et le beau Guillaume, le ramenait sur le chemin d'un vieux château fort dont les ruines attiraient chaque année des centaines de Morsan ou grand nombre de peintres et de curieux.

IX.

Les ruines d'Armentière occupaient un promontoire de collines d'où la vue rayonnait sur une vaste étendue de pays. Les murailles crénelées tombaient de toutes parts au-dessus du massif d'arbustes. Leurs arêtes hérissées d'échauguettes et de créneaux, projetaient dans l'espace une ligne de profils capricieux et d'aspect pittoresque, contre lesquels tournoyaient les oiseaux de proie et les corbeaux. Quelques de leurs extrémités s'avançaient une sorte de rampe étrique et ressemblant à une saillie de rocher où l'on voyait des étages de fortifications. Cette partie du château, qui avait la forme d'un éperon, en avait le nom, donnant la vaste étendue vertigineuse. Sur la pente abrupte, les pierres mêmes verdissaient épaissis, arrêtées çà et là par quelque pan du feuillage des broussailles, et quelques mètres tordu par le vent.

Un bon seigneur Morsan descendait un dévoyé passer la journée, du s'y dit-elle à l'aventure. Delphine et Raymond convenaient bientôt en avant. Les premiers, ils interprétaient la base de l'escarpement qui soutenait duquel se dressaient les remparts et les courtines, autrefois dissimulés par le canon de Richelieu. Ils montaient par un sentier dont le sable était comme une couleuvre à travers les buissons de houx et de genévriers qui couvraient la colline. Delphine glissait légèrement, appuyée sur le bras de Raymond, qui devait sa marche allégée à ce pouvoir.

Quand ils furent tout en haut le cercle immense de l'horizon s'ouvrit tout-à-coup devant eux. Ils avaient à leur pieds des champs et des forêts sans limites à droite, et à gauche la vapeur dorée du matin. Les ruines, ils les avaient pesamment parmi les ronces et les pierres, et deux éperviers poursuivaient leurs cris de guerre traçant des cercles dans l'espace. Du fond du château, on entendait quelquefois des éclats de rire et les appels joyeux des compagnons de M. d'Ambleuse. Une impulsion secrète les avait pénétrés le chemin de cette bande qui, sur laquelle reposaient la masse imposante des ruines et la pointe aiguë du clocher qui la terminait. Ils étaient l'un et l'autre gagnés par l'ivresse de la solitude. La route était ardue et semée de difficultés; aux deux côtés, les pentes de l'abîme; sous leurs pieds, le sentier étroite d'un escarpement taillé à pics d'une. Delphine s'avançait les yeux, à côté de Raymond poussant un cri de surprise sur les pierres mal assujetties, et cherchant à s'appuyer sur lui. Parfois elle tapissait la crête de le sentier. La compagnie de Raymond lui donnait du courage. Un commandant pour une sorte de témérité décrivait. Bientôt ils eurent atteint le cap qui fermait l'horizon du château fort du côté de la plaine. Là devait être jadis un poste avancé, une tour menaçante et suspendue au-dessus de l'abîme, qui commandait et surveillait la plaine; les fortes murailles de s'étaient rasées au niveau du sol, on avait le dit-on, tout soit autour de soi.

Mais des ouvrages oubliait sa main dans la main de M. d'Ambleuse. Jamais elle n'avait été plus seule. Quelques ronces et des arbrisseaux épicéréfés qui étaient en partie les décombres les cachaient à tous les yeux. La vidée bleue qui s'étendait sur leurs têtes n'apparaissait au loin sur le cercle immense de l'horizon. Tout agitée encore par l'ardeur de son assaillant, Delphine, qui s'était laissée tomber sur le rocher, cachait devant elle. Raymond le sup-

Sec.—Le marché est ferme et le stock est faible. Les détaillants font feu à la demande de gros de Liverpool à 6 d. 50, fin à 10 le sac. Il vient trouée sondre blanchet de sel des Iles Turks, durant ces jours dernières, mais les particuliers en ont supprimées. Coté à 50 c le bushel. Le sel de table en poches se vend 75 c. Sa charge, selon la grandeur.

Sucres—Sans stock et peu de demande. Le bonne moyenne exportable vend à 8 c le livre nette. La demande s'étend à 10 c à la livre. La demande se fait pour l'Ouest et pour le Nord.

Graines de coton—Se vendent aux manufacturiers de la ville à 21 le tonneau, livrable.

Farine, pouvoir etc—Il se fait peu de demandes de boucaniers et de barils. Les ventes pour la consommation sont remplies à 5 d. 50 pour les premiers et 6 d. 50 pour les barils. Les pouvoirs se vendent à 3 d. 50 et 4 d. 50 pour les barils et les 50 pour les perches pour boucaniers, les douves pr boucaniers 5 d. 50 et 6 d. 50 pour barils pour barils 3 d. 50 le millier.

Huile d'graine de coton—Les commandes continuent les cours 14 c. Quelques lots ont été vendus à 15 c. Les prix ont été faibles. Il y a peu de demandes de gros. Les ventes ont été faites